Document generated on 04/18/2025 6:07 p.m.

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Clément Marchand

Réjean Beaudoin

Number 23, May–June 1986

URI: https://id.erudit.org/iderudit/20498ac

See table of contents

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)
1923-3191 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Beaudoin, R. (1986). Clément Marchand. *Nuit blanche*, (23), 28–30.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 1986

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

de la crise économique, ni la Mauricie industrialisée à la recherche de productivité rentable, mais la Mauricie originelle implantée dans l'histoire et dans la légende.

Aussi voit-on réapparaître, dans nombre d'œuvres littéraires, le *barbare Iroquois* qui massacre le dévoué missionnaire, les figures héroïques de La Violette, du brave Hertel, de l'intrépide Radisson, du défricheur audacieux qui s'attaque à la sauvagerie redoutable de la *futaie américaine* (L.-P. Desrosiers, ***Les opiniâtres***). L'histoire est en quelque sorte neutralisée dans son étalement diachronique pour représenter plutôt ce que pourrait être une Mauricie qui redécouvre les richesses de son terroir et maîtrise les ressources inépuisables de ses forêts et de ses cours d'eau, qui raffermit le courage et la force morale de ses fils et de ses filles afin qu'ils fassent de leur *petite patrie* une *terre d'élection*.

Ce discours d'un chef de file de la *renaissance*, Mgr Albert Tessier, indiquait la voie à suivre, et pendant près de vingt-cinq ans, l'activité littéraire, artistique et théâtrale de la Mauricie ravivra les souvenirs d'un passé héroïque. D'autres créateurs plus dégagés de cœur et d'esprit, prirent la relève, tels Philippe Panneton et Philippe Laferrière, Adrienne Choquette et Marie Lefranc, Félix Leclerc et Clément Marchand; ils ont écrit de très belles pages sur la région sans pour autant céder à l'exaltation ou à la ferveur mythique. Ils nous apprennent que dans les périodes de crise ou de tension sociale, la mémoire collective resurgit avec plus de prestige que dans les périodes de prospérité et de stabilité. Ils invitent à miser sur des valeurs probantes, celles qui font la force d'un peuple et déterminent son vouloir-vivre. ■

1. Guildo Rousseau a publié plusieurs ouvrages critiques sur l'histoire littéraire du Québec. Il s'est de plus chargé de l'édition bilingue annotée de *L'Iroquoise. Une légende nord-américaine* (Naaman, 1984; 8,00 $) et a présenté de concert avec Gilles de LaFontaine les *Contes et récits de la Mauricie* (Cédoleq, 1982; 10,00 $). Il prépare actuellement un essai sur le roman régionaliste, *La Mauricie et ses romanciers*.

CLÉMENT MARCHAND

Par Réjean Beaudoin

L'œuvre de Clément Marchand, qui s'élabore dans les années 30, se caractérise par la brièveté et la discrétion en même temps que par son exceptionnelle densité. Le poète des Soirs rouges (recueil de 1947, le premier dans notre histoire littéraire à chanter la vie ouvrière) avait fait paraître en 1938 les admirables proses de Courriers des villages, livre longtemps convoité par les bibliophiles, les textes étant rehaussés par des bois gravés du peintre nicolétain Rodolphe Duguay. Clément Marchand ne se contentait pas de renouveler le terroir littéraire, ce pour quoi la critique lui avait réservé un accueil presque unanimement favorable, il donnait l'exemple d'une impeccable édition. Réjean Beaudoin[1] nous présente le jeune Trifluvien qui fréquentait les réunions estivales d'Alfred Desrochers mais qui, dès 1933, semble avoir opté pour la solitude en se consacrant à la direction de l'hebdomadaire et des éditions littéraires du Bien Public pour publier, entre autres, les premiers livres de Gérald Godin, Suzanne Paradis et Yves Préfontaine.

Ce qui retient surtout l'attention parmi les commentaires qu'ont suscités, à leur parution, les ***Courriers des villages***[2], c'est l'originalité que l'on s'accorde à leur reconnaître. «C'est un style neuf au pays des vieilleries littéraires», écrit Maurice Laporte dans ***Le jour*** de Jean-Charles Harvey, le 12 février 1938. Émile Bégin remarque dans ***L'enseignement secondaire*** de mai 1941:

Courriers des villages nous réconcilie avec le terroir et nous repose des ouvrages mal fichus dont on nous assomme d'une semaine à l'autre. Il fait tomber quelques illusions sur la sainteté de la race, mais il nous donne la satisfaction rare de goûter un beau chef-d'œuvre canadien, écrit autrement qu'en iroquois.

L'évidence d'une disparition

Jean Ethier-Blais se rappelait récemment que François Hertel ne tarissait pas d'éloges sur ce livre. Valdombre dans ses Pamphlets avait cru bon souligner en termes dithyrambiques le talent de l'auteur où il voyait réunis le message du régionalisme et l'art de Flaubert. D'autres critiques ont évoqué le rapprochement de Daudet ou de

***Le semeur* de Rodolphe Duguay, illustrateur de *Courriers des villages*. Huile sur carton de 1938. Collection Jeanne L'Archevêque-Duguay.**

Maupassant pour souligner la manière réaliste de ces petits tableaux finement observés et rendus dans une justesse de ton dont la précision du mot jointe à la réserve du sentiment sont peut-être le secret. Et Jacques Ferron a dédié à Clément Marchand ce trésor de méchanceté qu'est ***Le Saint-Elias***. Mais pour revenir à la critique de l'époque, ce concert d'éloges n'était-il pas fait pour engendrer le malentendu? Enterrement de première classe, comme on a coutume de dire. Car l'écriture ferme et narquoise de l'excellent chroniqueur des ***Courriers***, sa prose exacte et un rien désobligeante tendaient plutôt vers l'ironie que vers la consolidation des valeurs rurales. Ce qui mobilisait toute son attention aux moindres signes d'un univers finissant, c'était justement la fin du village, son éternité n'étant aperçue qu'à la faveur de l'évidence de sa disparition et de son enlisement dans le mutisme et la routine. L'acuité de la vision de ce livre désabusé pointait vers l'avenir ou plutôt vers l'inquiétude de l'avenir, c'est-à-dire dans un sens trouble et tout opposé à celui qui faisait l'attendrissement nostalgique de bon nombre de ses premiers lecteurs. Car ces pages n'appartiennent au terroir que pour s'en détacher, avec tout ce que cela comporte bien sûr de respect et d'attachement, mais surtout de lucidité.

Une culture obsédée par la tradition

Moins blasphématoire que celle d'Albert Laberge, moins lyrique sans doute que celle de Germaine Guèvremont, moins cynique que celle de Ringuet, la voix singulière de Clément Marchand articulait une parole aux accents plus subtils et qui trouva peu de résonances dans la mentalité de l'époque, en dépit de la bénédiction critique et peut-être à cause d'elle, plus réductrice au fond que véritablement perspicace. On s'empressa de louer pour ne pas avoir à lire un message qui interrogeait profondément et qui risquait de déranger. La silencieuse carrière de l'auteur s'explique peut-être davantage par ce porte-à-faux engendré dans un milieu encore monolithique, que par des éléments de personnalité. Dans une entrevue publiée par Jean Royer dans ***Estuaire*** (n° 5, sept. 1977, p. 95-102), Clément Marchand confiait: «Je n'ai jamais été tenté par la notoriété littéraire. J'ai vite compris que celui qui l'obtenait était un jouet des circonstances, une fabrication de l'époque». Comment ne pas songer ici à d'autres œuvres brèves, mais par là même significatives, laissées par des écrivains au destin contrarié, comme Berthelot Brunet, comme Jean Aubert Loranger, comme Rex Desmarchais? Ce sont toutes des œuvres de rupture issues d'une culture encore obsédée par la tradition. Leur drame est de n'avoir pas pu chercher ailleurs qu'au sein même de cette tradition mourante les signes équivoques de son prochain dénouement. On peut leur appliquer à tous la formule merveilleuse que Clément Marchand a employée à décrire la figure d'un de ses personnages des ***Courriers*** (Guillaume Le Pelé): «Il a le verbe haut des solitaires». C'est le moment de rappeler que Clément Marchand est né en 1912, la même année que Saint-Denys Garneau. «Le verbe haut des solitaires», n'est-ce pas le titre qu'il conviendrait de donner à tout un chapitre de notre histoire littéraire?

Écrire à Trois-Rivières?

On ne parle pas de Trois-Rivières. La ville offre peu d'attraits, et rien de spectaculaire ne s'y trame. Pour une oreille extérieure (donc, montréalaise), notre voix provient d'une sorte de nowhere, vaguement situé au-delà de Repentigny. Aucun miroir ne nous renvoie notre image; jamais nous n'entendons parler de nous.

La proximité de la métropole constitue d'ailleurs pour l'écrivain trifluvien un éternel supplice de Tantale: le front collé à la grille, comme un amant éconduit, il regarde Montréal s'envoyer en l'air dans un party fébrile où lui seul n'est pas invité. La modernité urbaine et convulsive n'a que peu de sens

ici; nous devons l'imaginer. Nous devons vivre par journal interposé les événements du siècle que nous ne verrons pas.

Dans tous les sens, Trois-Rivières est un Empire du Milieu: les riches y sont moins riches, les snobs y sont moins snobs, les colères moins violentes, les artistes moins nombreux. Il résulte de cette «absence d'extrêmes» une existence aux coins arrondis, que certains nommeront «grisaille», mais qui rend les choses beaucoup plus faciles pour l'écrivain. Le milieu devient beaucoup moins féroce quand il est plus fragile.

De lancement en vernissage, de conférence en récital, de concert en lecture publique, la même centaine de personnes se retrouve pour faire de la chaleur, pour «créer de l'intensité» dans une ville qui, de prime abord, ne s'y prête guère. Les chapelles sont au-dessus de nos moyens: il s'agit pour nous d'entretenir le feu.

Voilà une tâche qui se suffit à elle-même. Tout écrivain, où qu'il se trouve, pourrait la faire sienne. Le Sabord la résume magnifiquement dans sa devise: «Lumière sur fond gris.»

Marcel Olscamp

L'imaginaire du silence

Le silence — thème essentiel des écrivains de cette génération — chez Clément Marchand, c'est aussi celui du village, espace tant social que naturel scruté par l'écrivain à sa manière à la fois pudique et intérieurement très mûrie. Le village concentre sous une forme apparemment simple la complexité humaine d'une communauté reliée à la terre et au ciel. La poésie du village, c'est qu'il est en même temps fixe et mobile, bavard et taciturne, modeste et obséquieux. Il est fait d'un mélange de science antique et de moderne sauvagerie à l'approche des nouveaux usages introduits par l'imminence de l'urbanisme industriel. Les personnages des ***Courriers*** vivent dans une espèce d'indécision qui les assimile à des ombres ou à des silhouettes. Ce ne sont pas en tout cas des acteurs historiques, ni des consciences malheureuses. Ces rêveurs entêtés ne semblent retrouver l'intégrité de leur force physique que pour s'identifier à la substance de leur monde dans un état voisin de la symbiose, c'est-à-dire toujours proche de la mort. Ce n'est donc pas un hasard si le livre commence par «La boucherie» et s'il s'achève par le séisme quasi fantastique qui menace d'engloutir le hameau («Une nuit sur la colline»). Entre ces deux événements, l'un domestique, l'autre presque eschatologique, la destruction sourde ou violente gronde partout et s'inscrit en une multitude de signes. S'il semble immuable dans l'espace et ancré à ses habitudes ancestrales, le village apparaît par ailleurs à la dérive et comme travaillé d'un instinct rebelle qui le soulève à la moindre occasion. Là où «le pain et la vie (sont) sûrs», l'épouvante se rencontre partout avec le vent mauvais de la rumeur.

Vers une solidarité inédite

Dans ***Les soirs rouges***[3] éclate aussi avec toute la netteté possible le dilemme qui divise l'œuvre et en elle la conscience de son époque. Le recueil s'ouvre par une sorte de prologue où le poète fait retour au lieu sacré par excellence en visitant l'enceinte déserte de la maison familiale, remplie de fantômes qui s'entendent à suggérer la survivance d'un temps qui n'est plus que le masque de la mort. La poésie patriotique, de Crémazie à Nérée Beauchemin, était passée par là. Mais qu'on ne s'y trompe pas. Clément Marchand n'ignore pas que le romantisme a fait son temps et même un peu plus (on est en 1948), complaisamment répercuté par l'écho de nos campagnes. Aussi ces vers posent-ils une question que ses devanciers auraient jugée impertinente: toutes les voix du passé ont-elles pu mentir avec leur injonction répétée? le temps est-il enfin venu de consentir aux suggestions d'une ère nouvelle? faut-il donc entrer dans l'inconnu effrayant de la cité? Des poèmes tels que «Soir à Montréal» et surtout l'admirable appel de «Paroles aux compagnons» cherchent lucidement le passage vers une solidarité inédite et vers l'articulation d'un nouveau rapport entre le présent et le passé. Bien sûr le poème développe son consentement ambigu dans la contradiction et son mouvement ne va pas sans réticences. Aussi faut-il démarquer soigneusement dans ***Les soirs rouges*** deux veines distinctes, la première faite d'une série de tableaux de la ville ou de la campagne, généralement dominés par le sentiment d'un présent qu'endeuille la disparition de tout un passé; la deuxième affirme la proximité intérieure du poète et des paysans récemment transformés en ouvriers. C'est ce deuxième élément qui porte l'unité du livre et qui fait que le poète appartient à un parti d'éclaireurs en assumant un certain nombre d'interdits jusque-là inédits dans nos lettres, en entamant une certaine poésie urbaine et ouverte aux thèmes de la violence et du travail. Les hommes du village sont entrés vivants dans l'espace étranger de la ville. La catastrophe que pressentait leur inquiétude, dans les pages des ***Courriers***, a désormais un caractère quotidien, assourdissant et répétitif que le vers se garde pourtant de banaliser:

Visages apparus aux désertes fenêtres,
C'est fini de nourrir en nous l'illusion
Que vous réincarniez des visages d'ancêtres.
Vous ne fûtes jamais qu'une émanation
De l'abusive aurore où s'abreuvaient nos rêves.

Il n'est plus rien en nous qu'une lucidité
Silencieuse et froide où le doute se lève.

Il est sans doute plus facile de comprendre aujourd'hui l'énergique inspiration de ces vers. La première publication de l'œuvre avait été en en partie occultée par une conjonction propice au malentendu, d'où le fait que certaines de ses audaces avaient pu passer pour des ménagements et l'extrême réserve de son registre émotif pour de la timidité. En élargissant la forme aussi bien que les thèmes de l'esprit régional, Clément Marchand annonçait les préoccupations sociales et la maturation formelle qui allaient transformer de fond en comble notre tradition littéraire. ■

1. Ce texte est la version révisée d'une émission diffusée par le réseau MF de Radio-Canada en 1981 (réalisation d'André Major).

2. Les éditions Stanké ont repris en 1985 *Courriers des villages* avec les bois gravés de Rodolphe Duguay. (collection «10/10», 5,95 $). Clément Marchand traite en épilogue de la mauvaise fortune littéraire des thèmes paysans «en notre siècle aseptisé» (p. 220-222).

3. Clément Marchand. *Les soirs rouges*. Stanké, «10/10», 1985, 5,95 $.